LA VIEILLE DE LA N.-ORLEANS
Fondée en 1763 — Ancienne Charte
Publication VII — Nouvelle Charte
NOUVELLE-ORLEANS,
MARDI MATIN, 19 AVRIL.

FEUILLETON.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS
PAR
ALEXIS BOUVIER.

PREMIERE PARTIE.

III—Suite.

LE CAPITAINE VILLENEUVE.

Villeneuve avait déjà fait mentalement tomber son chapeau, lorsque M. Didier, atteignant un arbre fraternel, projeta maintenant la couronne sur votre concours !

Définitivement vous l'idée de nous garder prisonniers !

—Vous êtes tous libres.

—Alors, nous nous reverrons, quand vous le voudrez, pour combiner nos recherches de matière à ces soirées la réunion.

—Dès demain, je les commencerai avec vous, si vous le désirez, mais aujourd'hui, à égard une des soirées de nos précédentes réunions, c'est qu'il prendre un commencement dans ma guerre.

—Si je suis enchanté qu'il ait cette occasion de servir, ceux qui ont vaillant capitaine, que si nobis manque !..... Très bien ! monsieur Villeneuve, j'ai fini, mon cher ami, dépêchons, j'ai poids de tous mes vœux l'heureux moment où l'on montera en vous l'honneur et aux dispositions de ce Conseil ; et en sa faveur !

En achevant cette dernière phrase, M. Didier monta un volet, et lui ordonna de ramener Gabriel et Armande, qui remontèrent bientôt accompagnés de leurs amis.

—Je le commandant de Pierrefonds, leur dit-il, nous laisse notre liberté !..... mais toi, Gabriel, tu as besoin d'emprisonnement qui te sa conviendra encore lui : tu vas dans le cuivre.

—Capitaine, dit le jeune homme en s'inclinant devant Villeneuve, mon père aime que j'ai déjà eu l'honneur de vous l'apprendre, n'est pas, ce soir, dans un état de santé satisfaisant..... Je voudrais passer la nuit auprès de lui.

—Fort bien, monsieur, répondit Villeneuve, vous viendrez me rejoindre demain matin..... Nous aurons, dans la journée, à nous occuper d'une affaire importante concernant nos intérêts privés.....et quant à la soirée, elle sera employée plus sérieusement encore ; j'aurai à vous charger d'une entreprise délicate, dans laquelle vous pourrez déployer tout le zèle et toute l'activité que vous mettrez, je n'en doute pas, à servir notre parti.

—Et vous avez raison de, n'en pas douter !

—Au revoir, madame..... au revoir, messieurs, dit alors le capitaine en levant son chapeau.

Puis, le rejetant sur sa tête audacieuse et fier, il sortit de la chambre avec ses hommes.

—Bien que j'aie tout lieu, murmura-t-il en descendant l'escalier, de les croire sincères en cette circonstance dans ce qu'ils ont dit à tout l'autre, je ne pourrai pas l'imprudence jusqu'à ne point prendre mes précautions ; je vais donc placer autour de leur habitation des sentinelles qui n'y laissent entrer ou sortir personne, et, s'ils font le moindre mouvement pour s'échapper, on s'emparera de leurs personnes.

Comme on le voit encore, c'était mal rude compère que le capitaine Villeneuve ! Il n'avait pas inutilement vécu, il connaissait les hommes dans toute sa vigilance n'était disposée à s'endormir ; et, quand par hasard il accordait sa confiance, c'était toujours avec des réserves infinies et multipliées qui la rendaient à peu près nulle.

A peine avait-il quitté le sire de Fermeuse, qu'Armande disparut à son tour de la chambre sans faire une réflexion, et gagna vite son appartement, soit qu'elle eût besoin d'incidemment de repos, soit que, dans un mouvement d'irritation inutilisée dont nous connaîtrons bientôt la cause, elle désirât de questionner son père sur ce qui venait de se passer entre lui et le commandant de Pierrefonds.

—Eh bien ! Gabriel, dit alors M. Didier en accompagnant ses paroles d'une sorte de ricanement joyeux et convulsif, vois-tu comme si vu tout pacifiquement ce capitaine qu'on nous avait peint si redoutable et si féroce.

—Mais, mon père, demanda le jeune homme, de quel tableau avez-vous donc fait usage pour avoir, en une minute, donné à ce cerbère la douceur d'un agneau ?

M. Didier raconta la conversation qu'il avait eue avec Villeneuve.

—Maintenant, reprit-il, quel est ton avis sur la manière dont j'ai agi en cette circonstance ?

—Ma foi, dit Gabriel, après d'un air très réfléchi sous son père, il me semble que vous avez été bien inspiré dans ce que vous avez fait, car si, comme vous en avez l'espoir, Villeneuve vous procure le moyen de découvrir ce trésor, nous serons encore fort heureux d'avoir obtenu un tel résultat aux conditions qu'il a acceptées. Puis, ne nous restera-t-il pas deux millions ? C'est encore là une assez jolie fortune qui, certes, nous permettra de faire avec éclat telle figure qu'une nous voudrons dans le monde. Si, au contraire, ces richesses demeurent introuvables, eh bien ! vos arrangements avec le commandant de Pierrefonds auront du moins servi à nous sortir d'une position fort désagréable, et nous aurons toujours la ressource de nous emparer de ces trésors par force, si nous en trouvons la cachette.

—Le moyen, je vous prie, de demeurer parmi les satisfaits et les heureux du jour, après notre rôle si bête et la perte de tout notre crédit à la cour, de Marie de Médicis !

—Aussi, croix-le bien, suis-je loin de blâmer ta désorganisation..... Je ne te témoignage que mon surprise.

—Je dis ici, je le répète, qu'il Paris que pour mettre mon projet à exécution, continua Gabriel, mais je ne m'attendais pas que le hasard dût aussi bien me servir, car, après tout, j'aime mieux faire partie de la garnison de Pierrefonds que de celle du duc de Mayenne. J'ai de fortes raisons pour ne point m'éloigner de ce pays.

—Et quelles sont ces raisons ?

—Il est public rougeur, à peine visible, passa sur les joues de jeune homme.

—D'abord, je nous à être près de vous, mon père, murmura-t-il avec un légère trouble dans la voix.

—Oui..... oui, au fait, c'est juste.....il ne faut pas qu'une trop longue distance nous sépare. J'ai besoin de te sentir en quelque sorte sous ma main, répéta le vieillard en songeant à l'effrayable apparition de la mariée. Puis, quoique tu n'ai pas à craindre, je ne t'engage pas à t'exposer inutilement à la mauvaise humeur du capitaine. Tu pourras, soir, dans un état de santé satisfaisant..... Je voudrais passer la nuit auprès de lui.

—Fort bien, monsieur, répondit Villeneuve, vous viendrez me rejoindre demain matin..... Nous aurons, dans la journée, à nous occuper d'une affaire importante concernant nos intérêts privés.....et quant à la soirée, elle sera employée plus sérieusement encore ; j'aurai à vous charger d'une entreprise délicate, dans laquelle vous pourrez déployer tout le zèle et toute l'activité que vous mettrez, je n'en doute pas, à servir notre parti.

—Et vous avez raison de, n'en pas douter !

—Au revoir, madame..... au revoir, messieurs, dit alors le capitaine en levant son chapeau.

Puis, le rejetant sur sa tête audacieuse et fier, il sortit de la chambre avec ses hommes.

—Bien que j'aie tout lieu, murmura-t-il en descendant l'escalier, de les croire sincères en cette circonstance dans ce qu'ils ont dit à tout l'autre, je ne pourrai pas l'imprudence jusqu'à ne point prendre mes précautions ; je vais donc placer autour de leur habitation des sentinelles qui n'y laissent entrer ou sortir personne, et, s'ils font le moindre mouvement pour s'échapper, on s'emparera de leurs personnes.

Comme on le voit encore, c'était mal rude compère que le capitaine Villeneuve ! Il n'avait pas inutilement vécu, il connaissait les hommes dans toute sa vigilance n'était disposée à s'endormir ; et, quand par hasard il accordait sa confiance, c'était toujours avec des réserves infinies et multipliées qui la rendaient à peu près nulle.

A peine avait-il quitté le sire de Fermeuse, qu'Armande disparut à son tour de la chambre sans faire une réflexion, et gagna vite son appartement, soit qu'elle eût besoin d'incidemment de repos, soit que, dans un mouvement d'irritation inutilisée dont nous connaîtrons bientôt la cause, elle désirât de questionner son père sur ce qui venait de se passer entre lui et le commandant de Pierrefonds.

—Eh bien ! Gabriel, dit alors M. Didier en accompagnant ses paroles d'une sorte de ricanement joyeux et convulsif, vois-tu comme si vu tout pacifiquement ce capitaine qu'on nous avait peint si redoutable et si féroce.

—Mais, mon père, demanda le jeune homme, de quel tableau avez-vous donc fait usage pour avoir, en une minute, donné à ce cerbère la douceur d'un agneau ?

M. Didier raconta la conversation qu'il avait eue avec Villeneuve.

—Maintenant, reprit-il, quel est ton avis sur la manière dont j'ai agi en cette circonstance ?

—Ma foi, dit Gabriel, après d'un air très réfléchi sous son père, il me semble que vous avez été bien inspiré dans ce que vous avez fait, car si, comme vous en avez l'espoir, Villeneuve vous procure le moyen de découvrir ce trésor, nous serons encore fort heureux d'avoir obtenu un tel résultat aux conditions qu'il a acceptées. Puis, ne nous restera-t-il pas deux millions ? C'est encore là une assez jolie fortune qui, certes, nous permettra de faire avec éclat telle figure qu'une nous voudrons dans le monde. Si, au contraire, ces richesses demeurent introuvables, eh bien ! vos arrangements avec le commandant de Pierrefonds auront du moins servi à nous sortir d'une position fort désagréable, et nous aurons toujours la ressource de nous emparer de ces trésors par force, si nous en trouvons la cachette.

—Le moyen, je vous prie, de demeurer parmi les satisfaits et les heureux du jour, après notre rôle si bête et la perte de tout notre crédit à la cour, de Marie de Médicis !

—Aussi, croix-le bien, suis-je loin de blâmer ta désorganisation..... Je ne te témoignage que mon surprise.

—Je dis ici, je le répète, qu'il Paris que pour mettre mon projet à exécution, continua Gabriel, mais je ne m'attendais pas que le hasard dût aussi bien me servir, car, après tout, j'aime mieux faire partie de la garnison de Pierrefonds que de celle du duc de Mayenne. J'ai de fortes raisons pour ne point m'éloigner de ce pays.

—Et quelles sont ces raisons ?

Il se publie